

et il vous a dit fièrement : Valentine est libre.

— Ah ! chère enfant, s'écria M. du Breuil un peu ému de l'émotion de sa fille, je ne prétends pas que Paul soit positivement fou.

— Reste à savoir, reprit la jeune fille, si Paul, me voyant ruinée, reprendrait sa parole.

— Non, non, Valentine, il ne la reprendrait pas. Il faudrait pour cela qu'il fût aveugle... aveugle et sourd ! Te faire cette injure, à toi ! Mais... Ah ! ma fille, prenons garde. Ne nous égarons pas. Je te vois venir. Valentine mon enfant... Est-ce que tu l'aimes ? Arrêtons-nous là de ton raisonnement. Le reste... Mais il n'y a pas la moindre comparaison à établir. Ce n'est plus la même chose.

— Si j'étais ruinée, mon père, Paul ne reprendrait pas sa parole. Du moins, je ne l'en crois pas capable. Ni vous non plus, vous l'avez dit. Un changement de fortune est survenu dans sa position. Il renonce à moi. C'est à nous, mon père, à lui répondre que nous n'acceptons pas.

— Nous y sommes ! Voilà la fin du raisonnement ! Je m'y attendais ! Que faire ? Tout est rompu. Paul, certainement, n'est pas fou. Il a seulement une impatience... fort naturelle. Si j'avais su que tu l'aimasses tant !...

— N'y avez-vous point pensé, mon père ? Avez-vous cru qu'il fût possible d'aimer deux fois dans la vie ?

— Tu pleures ! tu pleures à présent ! Ah ! Valentine, je serai ce que tu voudras, mais sèche tes larmes. Je n'ai qu'une fille, il ne sera pas dit que je l'aurai fait pleurer. Quel animal que ce Paul ! Je ne puis pourtant pas aller lui faire des excuses.

— J'irai, mon père.

— Toi !

— Non lui faire des excuses, mais lui serrer la main, comme d'habitude.

— Il va se figurer que tout lui est permis.

— Mon père, si vous me disiez formellement non, j'obéirais, vous le savez.

— Eh ! je n'en ai nulle envie. Ecoute, ma Valentine, je ne me mêlerai plus de tes affaires. Je les gâte. Je me rappelle qu'au retour de Paul, ses études finies, j'ai voulu te le faire épouser. Cela ne t'a pas convenu. Maintenant, c'est moi qui refuse et c'est toi qui veux. Cela paraît bizarre au premier abord, mais rien n'est plus logique. Il faut laisser les jeunes filles à leurs idées, surtout toi, car, chère enfant, toute ta vie est dans ton cœur, et ton cœur est trop bien guidé par ta conscience pour avoir jamais de mauvaises inspirations.

Accompagnée de la vieille Nardi, Valentine s'achemina vers le Fayon. Les sentiers étaient secs, ombreux. Elle les suivit sans passer par la route. La porte du jardin du Fayon n'était fermée qu'au loquet. M. du Breuil et sa fille venaient par là, d'ordinaire, quand ils étaient à pied. En gravissant les marches de pierre qui conduisaient à la terrasse, Valentine se souvint de la rencontre décisive qui avait eu lieu entre elle et Paul dans le jardin du Breuil. Il voulait partir, la fuir, il disait adieu à la maison qu'elle habitait et, en apercevant la jeune fille, un invincible élan de cœur les avait empêchés de se séparer.

— Aujourd'hui, pensa-t-elle, c'est moi qui viens vers lui.

Elle ne tarda pas à le voir. Il était assis sur un tronc d'arbre récemment abattu, caressant d'une main distraite Bas-Noirs et Bas-Rouges, dont les têtes s'appuyaient sur ses genoux, et qui le regardaient affectueusement comme pour lui de-